

strict, strictement.—*Digue* : rempart ou barrage contre l'eau.—*Disposé* : placé dans un certain ordre, de manière à remplir un but déterminé.—*Accidents* : événements qui surviennent fortuitement ; ce mot se prend généralement dans le sens de malheur, bien qu'il y ait, quelquefois, des accidents heureux.—*Côte* : ce mot ne s'emploie, en général, qu'en parlant des rivages de la mer. On s'en sert aussi, cependant, pour désigner les rives d'un fleuve ou d'une rivière.—*Barrage* : Barrière qui forme obstacle à l'écoulement de l'eau d'une rivière.—*Rox* : masse de pierre qui tient à la terre.—*Berges* : Bords escarpés d'une rivière.—*Masse* : volume considérable, amas de parties faisant corps ensemble.—*Courant* : impulsion, mouvement donné à l'eau par la pente du terrain ou par autres causes.—*Obstacles* : Objet mis en travers, empêchement.—*Mississippi* : grand fleuve de l'Amérique septentrionale et l'un des plus considérables du monde entier. Les *Natchez* le nommaient *Meschacé* ou *Père des eaux*. De Soto découvrit son embouchure en 1541. Mais les véritables découvreurs du Mississippi sont Joliette et le P. Marquette qui le parcoururent en 1773 jusqu'au confluent de l'Arkansas. LaSalle qui le parcourut vers 1682, lui avait donné le nom de *St. Louis* d'où est venu le nom de *Louisiane*.—*Absorber* : attirer à soi une chose pour se l'incorporer, comme l'éponge attire l'eau et se l'incorpore.—*Remarquer* : observer que, faire attention que.—*Tropiques* : chacun des deux petits cercles de la sphère, parallèles à l'équateur, qui passent par les points solsticiaux. Région située entre ces deux cercles.—*Obi* : principal fleuve de la Sibérie, se jette, par le golfe Obi, dans l'Océan glacial arctique. Il est navigable dans presque toute sa longueur.—*Petchora* : fleuve de la Russie d'Europe, se jette dans l'Océan arctique.—*Russie* : le plus vaste Etat du Globe, s'étend en Europe, en Asie. La partie de l'empire russe qui se trouvait en Amérique a été cédée aux Etats-Unis, tout dernièrement. La population totale de l'empire est de plus de 80,000,000 d'habitants.

Pensées et maximes.

Ne vous découragez pas si, dans le cours de votre vie, les choses ne vont pas à votre loisir. Il arrive rarement que les espérances de la jeunesse se réalisent. De loin, le chemin de la vie paraît doux et uni ; mais, lorsqu'il s'agit de le parcourir, on le trouve inégal et tortueux. Le voyage est difficile, et que nous soyons pauvres ou riches, au premier ou au dernier degré de l'échelle sociale, nous en ferons l'expérience, et à notre grand désappointement, si nous avons fait tout autre calcul.

Le meilleur plan à suivre consiste, évidemment, à supporter joyeusement les contrariétés et à faire son chemin le mieux possible, en luttant avec courage en toute occasion, sans regarder aux défaites, pourvu que l'honneur soit sauf. Si vous tombez parfois et que vous vous sentiez foulé aux pieds, ne désespérez point, parce que les choses n'auront pas tourné selon votre désir.

Il est bon d'observer que l'horizon du succès ressemble à l'aspect du firmament au mois d'avril : alors le ciel est tantôt clair et tantôt nuageux, et, parce que la température est mauvaise une journée, ce serait folie de ne pas s'attendre à revoir le soleil ; de même, il n'est pas sage de se plonger dans le désespoir, parce que le succès vous fuit, puisqu'il pourra vous sourire bientôt.

Nous le répétons, jamais il n'est permis de se décourager. Il faut aller de l'avant quand même. Consultez votre propre conscience plutôt que l'opinion des autres, quoique cette dernière ne soit pas toujours à mépriser. Soyez laborieux, frugal, honnête, affable envers tous ceux qui vous approchent, et obligeant dans vos rapports avec tout le monde : et si vous ne réussissez pas aussi rapidement que vos voisins, sachez que vous serez aussi heureux qu'aucun d'eux.—*Gazette de Sorèl*.

Nécrologie.

LE FRÈRE PHILIPPE.

Tel est le nom de ce héros de l'humilité qui a éclairé, pendant sa vie, la voie obscure et difficile qu'il s'était choisie, et qui vient de s'éteindre au milieu d'une gloire plus pure et plus durable que celle des conquérants. Pendant sa longue carrière, il a été ardent à pratiquer cette divine maxime : *Celui qui s'abaisse sera élevé*. Il n'avait en vue que la gloire du ciel, il a obtenu par surcroît celle de ce monde.

Nous laissons une voix plus autorisée que la nôtre raconter, sur cette vie féconde en beaux exemples, quelques traits qui feront voir, qu'après tout, la véritable grandeur n'est pas toujours dans l'éclat du nom et des œuvres, et que l'humilité et la charité chrétiennes sont la voie la plus sûre pour parvenir à la fin que nous devons rechercher.

Voici, à ce sujet, ce que dit le *Journal des Villes et des Campagnes* :

La France vient de perdre un de ses plus vaillants serviteurs, le Frère Philippe, supérieur général de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes. Nous avons annoncé mardi cette mort : il convient de dire quelques mots de cette grande vie.

Mathieu Branciet, qui porta parmi les Frères des écoles chrétiennes le nom de "Frère Philippe", était né à Apinac, dans le département de la Loire, à quelque distance de Montbrison, le 1er novembre 1792. Il était fils d'une famille d'agriculteurs, famille nombreuse, toute livrée au travail et dont l'honneur, protégé par des mœurs chrétiennes, s'était conservé intact pendant de longues générations. A quinze ans Mathieu Branciet entra comme novice dans une maison de l'Institut des Frères à Lyon. En 1810, il fut chargé d'une classe. Il commençait à enseigner ; il ne devait cesser que soixante-trois ans plus tard. Ce jeune paysan, hier sorti de son village, aux manières rudes, aux mœurs agrestes, aux traits forts, avait une aptitude extraordinaire pour donner l'instruction. C'était un cœur grand et large. Il aimait Dieu, il aimait les règles de l'Institut dans lequel il était entré, il aimait ces enfants du peuple auxquels il apprenait à lire. Sans former de grands desseins, sans combiner de profonds systèmes, mais en accomplissant chaque jour, régulièrement et humblement, le devoir du jour, il acquérait par la patiente habitude de la vie un art éminent pour enseigner : il ne rêvait pas ; il parlait peu ; il travaillait, tâchant de faire mieux le lendemain que la veille, étranger aux ambitions humaines même les plus nobles, apprenant à pratiquer les règles de la mortification, à acquérir dans les moindres détails de la vie l'esprit de sacrifice. Il obtint ainsi sans bruit une expérience si précieuse, et ceux qui le voyaient à l'œuvre concurent pour lui une si haute estime qu'ils l'élirent supérieur général de l'Institut le 21 novembre 1838. Depuis 1830, il était assistant. Une tradition que la décision déjà ancienne d'un chapitre de l'Institut a convertie en une règle, veut que le portrait de chaque supérieur général soit fait dans l'année qui suit son élection. On pressa Frère Philippe de se conformer à cette règle, il refusa. On insista. Horace Vernet avait été sollicité, et on avait obtenu que le grand peintre ferait le portrait. "Je ne veux pas m'en charger avant d'avoir vu le Frère", dit l'artiste. On lui amena Frère Philippe. Il fit le portrait. Ce fut une de ses plus belles œuvres. Exposé au Salon de 1844, au Louvre, vers le milieu de la grande galerie, ce portrait simple, saisissant de vérité et de grandeur, fixa l'attention. Le Frère, était représenté assis, un livre sur les genoux, dans sa petite chambre nue, près d'une table sur laquelle était un crucifix. Rien de plus ; la robe noire, les gros souliers, les larges mains, le teint ferme et un peu hâlé,